

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

L'art et la vie

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 183-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'art et la vie

La soirée finissait. Dans le laisser-aller d'une réunion close ayant pour cadre un atelier d'artiste, quelques jeunes hommes faisaient échange d'idées sur l'Art.

Quoique distants les uns des autres sur bien des points délicats, ils venaient là, chaque mois d'automne et d'hiver, faire assaut d'esprit et de dilettantisme, sous la loi indulgente d'un hôte expert à entrer dans les vues d'autrui.

Les uns étaient de jeunes étudiants aux joues roses, chez qui l'empreinte de gaucherie du collègue récent marquait encore. Les autres, plus vieux d'âge, d'une tenue et d'un langage où se révélait le besoin d'accuser une personnalité naissante, appartenaient au monde des étudiants déjà pourvus de licences, en quête d'horizons agrandis.

Imperceptiblement guidée par le maître du logis, la conversation se déroulait, ordinairement, au gré capricieux de l'actualité ou de la fantaisie, touchant à tous les grands problèmes, improvisant d'audacieuses thèses, remuant d'innombrables idées, avec cette liberté d'allure et cette intransigeance de jugement qui sont propres aux jeunes esprits.

Parfois, à travers les propos empreints d'un certain éclectisme, on sentait comme des frôlements d'âmes, comme un invisible duel entre des pensées hostiles... C'est que la conversation abordait les points centraux où convergent les idées directrices. Et l'on avait soudain, dans une réflexion échappée à l'un des interlocuteurs, comme la révélation d'abîmes en train de se creuser, comme la sûre marque du passage de l'esprit destructeur qui fait peu à peu le vide dans les âmes.

Qu'est-ce que l'Art ? L'artiste a-t-il une mission ? L'Art sera-t-il jamais populaire ? Telles étaient les questions tombées dans le groupe au moment où l'on allait se séparer.

Parmi les tables chargées de tasses de thé et de revues ouvertes, le cercle se reforma.

Un invité, petit homme au visage blond, gras, seyant, éclairé de deux yeux gris, relevait la question :

— L'Art, c'est l'expression de la vie ! Je ne vois point d'autres définitions. Faire une œuvre d'art, c'est donc exprimer la vie, l'interpréter comme on la voit et comme on la sent. L'idéal ancien procédait d'un dogmatisme étroit et stérile, il s'enfermait dans des bornes irréductibles et il mourait d'impuissance. L'idéal nouveau consiste à donner la sensation de la réalité frissonnante et vibrante. L'artiste n'a donc pas à se préoccuper des abstractions idéologiques, il n'a qu'à suivre sa loi propre, à peindre, écrire ce qu'il voit dans la meilleure forme possible, et plus il y a d'humanité dans ses œuvres, c'est-à-dire plus il y a de passions vraies, de sentiments humains et généreux, plus son œuvre est belle.

— Donc, l'art, c'est une production, conclut un invité méditatif qui, habituellement, délaissait la conversation pour admirer des estampes. Tant pis si la production est malfaisante. La vie, telle que nous la voyons, n'est point toujours bonne et humaine, il suffit pour vous qu'elle ait un certain caractère de grandeur ?

— Oui et non. Le banal, le vulgaire, évidemment, ne peuvent tenter le véritable artiste. Mais doit-on assigner d'autre loi à l'inspiration artistique que celle qui lui est donnée par la vie ? L'artiste n'est point un prédicateur, il est un interprète. Je ne veux pas dire

un photographe, mais un interprète. Il peint ou il écrit ce qu'il voit, mais en mêlant aux sentiments qu'il a saisis et qui ont une portée générale ses sentiments personnels. Il voit avec ses yeux, il a son optique à lui et c'est ce qui constitue le caractère original de ses œuvres.

— Vous me rendez service, reprit l'invité, j'entends de plus en plus qu'on parle de vie ; voilà un mot dont on semble faire une consommation prodigieuse et je ne comprends pas bien le sens qu'on lui donne...

— C'est bien simple. On use d'abord de ce mot par opposition à l'immobilité. Tout évolue et se transforme ici-bas. La vie, c'est le mouvement. C'est aussi, par rapport à l'art, l'image et le reflet passagers des sentiments qui agitent l'humanité. C'est le perpétuel effort vers le bonheur, à travers les luttes, les angoisses, les déchirements des passions humaines. Lorsqu'un artiste a fixé un éclat de ces luttes, il a peint une tranche de vie et fait une œuvre d'art.

— Je demeure inquiet malgré votre éloquence, mon cher. Car la tranche de vie pourrait être aussi bien le beau geste du grand artiste Néron incendiant Rome que sainte Geneviève nourrissant les affamés de Paris, aussi bien les exploits d'un Don Juan que ceux d'un saint Louis. Votre vie, telle que vous la définissez, me paraît désordonnée. Elle n'a point de sens ni de raison, ou plutôt elle a trop de *sens* et point de raison. Car, c'est bien votre pensée, l'artiste ne prend point parti, il raconte simplement, et dans la façon de raconter il ne marque pas son sentiment ? Les luttes qu'il dépeint, c'est bien, en effet, la course au bonheur, mais dans un couloir affreux, sans air et sans lumière, vers un but mystérieux. Il y a dans la poussée de vos foules humaines beaucoup de désespoir et d'appétits, il ne s'y trouve aucune illumination d'en haut.

Ce qui me frappe, d'ailleurs, c'est que les écoles ultra-modernes où vous paraissez descendre, s'éloignent justement de la vie et arrivent à prendre des types et des procédés exceptionnels, incompris de la foule. Peut-il en être autrement ? L'homme livré à sa loi propre s'isole et se dilue. Il cesse de communier à l'idéal après lequel la foule aspire. En croyant peindre le réel, il oublie jusqu'aux lois du vrai, et son art n'est plus un art, il en est la négation. Alors qu'il pouvait entraîner après lui, vers les hauteurs, les hommes livrés à l'incertitude, il les suit, au contraire, sur la pente où ils descendent...

Le cercle s'était resserré autour des deux champions. La causerie désintéressée des jours habituels n'existait plus ; on devinait que chacun des interlocuteurs agitait un problème dont les racines tenaient au cœur même des assistants.

— Ce sont de vieilles théories que vous m'exhumez là, reprit le partisan de la vie. Pour mon compte, je m'insurge contre vos règles, contre votre idéal doctrinaire et intolérant qui n'est, au fond, que l'idéal jaloux et tourmenté du moyen-âge auquel vous voudriez nous ramener. L'art n'est point, je le répète, une prédication, un enseignement. Il doit exprimer librement, sans contrainte, les alternatives de grandeur, de souffrances et de joie de l'humanité.

— Dieu bon ! Vous me faites remonter trop loin dans le passé ! Je ne défends pas ici l'idéal abstrait des périodes moyenâgeuses, non plus que les règles également abstraites, — produit de la fantaisie de plusieurs, — des écoles appelées classiques. La sécheresse et la raideur, comme aussi la régularité morne et sans vie, sont les fruits naturels de ces conceptions.

Mais je trouve inquiétantes les tendances actuelles qui, par réaction contre l'idéal et les règles d'autrefois,

précipitent les esprits dans l'anarchie pure ou le réalisme grossier.

L'art vit d'équilibre et de mesure, je dirais même d'amour et de sacrifice, car l'idéal, pour s'exprimer, fait des concessions à la matière inerte, de même que la poésie trouve sa force dans le nombre et le rythme auxquels elle sacrifie, Or, je constate que votre notion de l'art manque d'équilibre. Elle est incapable de susciter l'amour, car elle en a perdu la loi souveraine et le type éternel.

Il y a entre les conceptions de l'art et les idées morales un lien étroit. On croit d'autant plus volontiers que l'art est l'exclusif produit d'une époque déterminée, sans mission élevée et sans moralité finale, lorsqu'on borne aux limites terrestres les destinées et les aspirations de l'homme, lorsqu'on pense que le bien et le mal n'ont pour frontières que les phases évolutives des civilisations, lorsqu'on fait de l'homme un impulsif, esclave de la fatalité ou des instincts. Alors, tout se justifie et s'explique : l'art ne domine plus les hommes, il les raconte tels qu'ils sont ; il ne leur prêche plus un idéal supérieur, il n'excite plus à l'action : il dépeint des états d'âme, des passions dont le jeu fatal semble d'autant plus beau qu'il est plus déchaîné.

Ainsi compris, l'art est un mensonge. Il ne mérite plus qu'on lui rende un culte et son nom peut être prostitué au service de toutes les œuvres mauvaises. Il parera d'un reflet d'emprunt les peintures de laideur ; il voilera d'un prétexte de beauté la littérature corrosive et déprimante dont les jeunes esprits affranchis se nourriront ; il dira le scandale et le provoquera au besoin ; il dévastera les sanctuaires où reposait l'étincelle sacrée des pures inspirations.

L'homme a besoin d'air. Il aspire à sortir hors de lui. Une fois sorti, ou bien il essaie, par un effort de

tout son être, de se hausser jusqu'au type éternel de beauté dont le souvenir semble peser sur son âme, ou bien il se traîne sur la route, incapable de repos et de travail, sans cesse tourmenté par le malheur où le poussent ses passions.

L'art véritable est une des forces qui s'offrent à l'homme pour sortir de la prison où il étouffe. Il l'entraîne dans la lumière et l'harmonie, vers la splendeur qui l'attire, vers la liberté et la joie.

Minuit sonnait, on descendait à tâtons l'escalier, tout en continuant la discussion.

Dehors, à travers la rue déserte, le bruit de la conversation se prolongea. On entendait encore la réflexion obstinée : « Tout cela, ce n'est point du réel. L'art n'est pas un enseignement... »

Et je partis, en songeant à toutes les défections et à toutes les ruines que l'on dissimule sous le masque trompeur de la vie...

RÉMY